

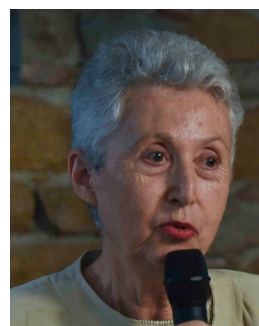
Féminismes : histoire, transmission et universalité des droits

Intervention · Lyon

Jeudi 24 septembre 2026

Grand témoin :

Florence Montreynaud, Écrivaine et féministe, créatrice des Chiennes de garde, de Encore Féministes et du Front Féministe international, marraine de Zéromacho - Des hommes contre le système prostituteur et autrice de nombreux livres parmi lesquels l'encyclopédie « Le XXème siècle des femmes ».



Nous vivons dans un système fondé sur la domination des forts sur les faibles, des adultes sur les enfants (ce qui est sans doute l'oppression première), des hommes sur les femmes, des riches sur les pauvres, des humains sur les animaux et la nature ; ce qui pèse spécifiquement sur les femmes est ce qu'on appelle le patriarcat, c'est-à-dire la domination masculine institutionnalisée. Toute femme, quels que soient son âge, sa couleur de peau, son milieu social, son niveau d'instruction, etc. est exploitée en tant que femme : c'est la première universalité, entre les femmes, cette oppression machiste qui leur est commune, visible par exemple dans la règle « à travail égal, salaire féminin moindre » ou dans le travail ménager féminin gratuit.

Ce préalable étant posé, parlons de l'universalité des droits. Ce que demandent les féministes, c'est que tous les êtres humains aient les mêmes droits. Cela va donc au-delà des revendications pour les seules femmes, car le féminisme est un projet politique global, qui concerne tous les êtres humains, dans le monde entier. C'est ce projet qu'exprime la devise de la République française, une devise magnifique, et si mal appliquée : Liberté Égalité Fraternité. À la place de « fraternité », j'ai proposé un autre mot, « adelphité », dont je vous parlerai plus tard, car je reviens aux deux premiers mots.

Liberté et égalité sont indissociables, car la liberté sans l'égalité, c'est la liberté du plus fort, et l'égalité sans la liberté, c'est le risque du nivellement par le bas. La liberté est très prisée, mais ce soir je préfère insister, même si c'est moins exaltant, sur le principe républicain de l'égalité car il conserve sa valeur révolutionnaire.

Ce que nous voulons, nous féministes, c'est en effet la liberté, mais dans un monde où les femmes et les hommes soient égaux en dignité et en droits, un monde dans lequel ces

droits soient appliqués. C'est cet idéal qui nous meut. Il est la lumière au bout du chemin, un très long chemin.

Je rappelle la définition de « dignité » : sentiment de la valeur intrinsèque d'une personne, et qui commande le respect d'autrui. Nous sommes très loin d'avoir atteint l'égalité au sujet de cette valeur, car presque partout dans le monde, une femme vaut moins qu'un homme, une fille vaut moins qu'un garçon.

Quant aux droits, « mais qu'est-ce qu'elles veulent encore ? », se lamentent les machos. C'est vrai : pourquoi les féministes continuent-elles à protester, pourquoi ne sont-elles jamais contentes ? Après tout, en France, en 2026, vu de loin et en gros, le bilan est globalement positif : nous avons enfin obtenu tous les droits que nos prédécesseurs réclamaient depuis deux siècles. Toutes les lois ont été votées, et sur le papier nous sommes les égales des hommes ; nous pouvons faire les mêmes études, exercer les mêmes professions, refuser une grossesse imposée, devenir par l'élection représentantes de la nation ou d'une catégorie, obtenir réparation d'une violence subie, etc. Tous les droits, nous dit-on. Ah oui, vraiment ?

Vous savez bien que tout cela est théorique, que les résistances sont terribles, que les violences sont le moyen de nous bâillonner.

Que nous reste-t-il donc à faire ? Maintenant que nous avons arraché tous ces droits, qu'ils sont acquis, sur le papier, nous devons nous investir avec autant, sinon plus, d'acharnement mais surtout avec une persévérance infinie, pour les faire appliquer. Deux siècles pour obtenir qu'ils soient votés, mais combien de siècles pour qu'ils soient appliqués ? Car désormais, ce sont les mentalités qu'il nous faut changer : les obstacles sont dans les têtes et, pour commencer, dans les nôtres.

Oui, les nôtres ! Oui, nous devons aussi travailler sur nous-mêmes, sur la façon dont nous pensons les problèmes, et aussi, pour commencer, sur la façon dont nous les formulons. J'ai écrit tout un livre (Le Roi des cons) pour expliquer le danger qu'il y a à dire « elle s'est fait violer » ou « interruption de grossesse », et j'ai recensé au total 100 façons de tirer contre notre camp. En effet, ce sont des expressions dangereuses que nous, féministes, utilisons, que moi-même j'ai utilisées avant qu'on me fasse remarquer, ou que je comprenne, qu'il y avait une autre façon de dire, plus pertinente.

Autre changement nécessaire, dans nos têtes : prendre conscience de nos droits. Prendre conscience que nous sommes dignes d'avoir des droits, que nous devons nous délivrer de la honte pour pouvoir les exercer, car nous avons, non seulement la morale, mais la loi pour nous. Prendre conscience que nous pouvons demander justice, par exemple en cas de violences, que nous avons droit à une reconnaissance, à une réparation. Mais quelle femme entre dans un commissariat, la tête haute, et annonce qu'elle dépose une plainte pour viol ? Ne se sent-elle pas un peu coupable, elle qui n'a pourtant rien fait de mal ? Elle qui n'a même rien fait, à part être une femme ?

Autre exemple : quelle femme demande un rendez-vous pour avorter avec la certitude qu'elle a le droit pour elle, avec la conscience d'exercer un droit, acquis depuis plus de 50 ans ? Non ! Dans la majorité des cas, elle mendie une faveur, elle supplie, implore

pour obtenir une place, vite, car le temps presse, et les services sont débordés, surtout pendant l'été.

Enfin, et c'est le sujet de mon livre sur la double morale sexuelle, quelle femme ne diminue pas son body-count car elle fait attention à sa réputation ? Pour le même nombre de partenaires sexuel·les, elle sera vilipendée, tandis qu'un homme sera glorifié comme un don Juan... Le don Juan et la salope... pour le même nombre de baisers, cherchez l'erreur...

Après ces exemples pratiques, je reviens à la théorie, qui commence par la définition.

Nous nous présentons comme des féministes universalistes, et c'est avec cet adjectif que les problèmes commencent.

« L'adjectif est l'ennemi du substantif », disait Voltaire. Je vais plus loin : l'adjectif est l'ennemi du féminisme.

Je sais bien qu'existe une importante minorité de féministes, minorité en France, majorité en Italie, qui voient dans la maternité le fondement des droits des femmes. On les appelle essentialistes ou différentialistes. En France, cette tendance est incarnée par Antoine Fouque et ses séides (groupies, en français plus moderne).

Je sais bien qu'on cherche à donner au féminisme un coup de jeune et aussi un coup de chic étatsunien en plaquant de nouvelles étiquettes sur de vieux concepts. Par exemple, on nous bassine avec l'intersectionnalité, mais dans les années 70 il ne nous avait pas échappé que le racisme et le classisme s'ajoutaient au sexisme, et nous appelions cela « conjugaison des oppressions ». Donc le féminisme intersectionnel n'a rien inventé, à part un adjectif, un de plus.

Les adjectifs servent à qualifier, à créer des catégories, à ranger dans des cases, et donc à diviser, dans ce cas à diviser à l'infini. J'ai vu une universitaire spécialiste des féminismes compliquer avec jubilation un immense tableau des différentes sortes de féminisme, avec des sous-catégories, des sections et des sous-sections, et des flèches dans tous les sens. Les universitaires font leur travail, et en général très utile, mais dans ce cas elles se plaisent à embrouiller ce qui est déjà un sac de nœuds, et j'ai la prétention d'agir comme Alexandre devant le nœud gordien : trancher, pour avancer.

Donc, je tranche, et je déclare : je suis féministe, point. Si vous insistez pour savoir « d'où je parle », comme on nous interpellait autrefois, je complète avec des adjectifs concernant ma personne sociale : je suis une féministe intellectuelle et activiste, en bonne santé physique et mentale à 78 ans, donc hyper-privilegiée, et aussi blanche, vieille et de mauvaise humeur, car le changement est trop lent...

Pour compléter mon universalisme par d'autres adjectifs, théoriques et politiques, je suis une féministe matérialiste au sens de Christine Delphy, c'est-à-dire que je pars de l'oppression des femmes, par exemple dans mon engagement contre le système prostitueur, et je suis aussi une féministe radicale, car mon autre maîtresse à penser est Andrea Dworkin. Toutes les deux m'inspirent par leur pensée forte, leur langue simple,

leur ironie. Elles sont gonflées, et c'est l'adjectif que je préférerais accoler à mon féminisme.

Il faut être gonflée comme Andrea Dworkin pour demander à un auditoire masculin, en 1983, une trêve de vingt-quatre heures pendant laquelle les hommes ne nous violeront pas. "I Want a Twenty-Four-Hour Truce During Which There Is No Rape"

Il faut être gonflée comme Christine Delphy pour faire reposer une théorie féministe sur l'analyse des tâches ménagères comme extorsion de travail gratuit à des femmes, sujet qui n'avait semblé digne d'intérêt à presque personne avant elle, et sur lequel je continue à insister en pensant à elle avec gratitude.

Les féminismes ont toujours été divers, les féministes ont toujours été divisées, mais c'est le cas de tous les mouvements politiques et sociaux, pensez au socialisme ou à l'écologie, avec toutes leurs courants, chapelles et clans. Pour le féminisme, les clivages diffèrent selon les époques, et les clivages d'avant-hier, par exemple sur les stratégies pour obtenir le droit de vote, ou ceux d'hier, par exemple sur la parité, n'étaient pas moins profonds que les clivages d'aujourd'hui, car ils se fondent sur des analyses stratégiques, donc politiques, différentes, sur lesquels se greffent souvent des problèmes de personnes, donnant lieu à des débats parfois violents entre nous et même à des haines inexpiables. Où l'on constate que les femmes sont des hommes comme les autres.

Aujourd'hui, les principaux points de désaccord entre féministes portent sur notre corps, objet de marchandisation dans la prostitution, la pornographie et la location d'utérus, prétexte à manipulation politique avec le voile islamique, enjeu identitaire avec la prétention de certains hommes à être reconnus comme des femmes et à nous priver du droit à la non-mixité dans des espaces protégés. Sur tous ces sujets, des féministes dont je suis ont pris position, et rédigé un manifeste qui est le fondement du Front féministe international, un mouvement que nous avons lancé en 2022 et qui groupe plus de 400 associations dans 9 pays sur 4 continents.

Néanmoins, quand je vois celles qui pensent différemment de moi et me combattent, je ne leur conteste pas le droit de se qualifier de féministes. Elles sont des adversaires, et non des ennemies. Le féminisme est un vaste mouvement, un mouvement mondial, d'une grande diversité, et nous n'avons pas de papesse prononçant des excommunications. Quelle est la meilleure stratégie pour atteindre notre but d'égalité de dignité et de droits égaux, nulle ne le sait. L'histoire jugera...

Le tout est de s'entendre sur la définition de « féministe ». Je vous propose une réflexion sur ce sujet, que j'ai mise au point après des décennies d'engagement.

Les féministes sont des personnes solidaires. Mais d'abord elles existent pour elles-mêmes, elles pensent par elles-mêmes, elles sont libres, ou du moins elles travaillent à se libérer des multiples liens des conventions sociales. Elles ont appris à s'affirmer, à s'estimer, à prendre soin d'elles-mêmes.

Le féminisme commence par une prise de conscience individuelle de l'injustice de notre monde, en particulier envers les femmes et le féminin, il s'exprime par un engagement,

qui peut rester individuel mais est le plus souvent associé à d'autres personnes, dans un mouvement ou un groupe.

Pour en revenir aux droits, la France est le « pays des droits de l'homme », les féministes le dénoncent depuis longtemps, mais il y a pire : la France est le pays de la Déclaration des droits de l'homme, et trop souvent cela suffit aux hommes de pouvoir, car ils s'en tiennent à l'orgueil que notre pays ait proclamé cette Déclaration historique. Et alors ? On pontifie, on se pavane, on lance des cocoricos, et après ? Comme on dit au Québec, faudrait que les bottines suivent les babines (que les actes soient conformes aux paroles). En France, on se paie de mots, mais les actes ne suivent pas. Il n'est que de penser à la grande cause nationale proclamée par Macron...

Si nous, féministes, proposons de changer les mots, c'est aussi pour changer les actes et donc changer la société, la nôtre, puis le monde. Pour commencer, nous parlons de « droits humains ». Quant aux actes, nous agissons, nous faisons un énorme travail politique de pédagogie, de prévention, un énorme travail intellectuel de théorie, de préparation de textes de loi, un énorme travail social d'accueil de victimes, etc., et tout cela le plus souvent bénévolement.

Ce qui nous fait avancer, c'est l'espoir des lendemains qui chantent, qui chanteront l'harmonie d'une humanité réconciliée, une humanité où la fraternité, mot d'origine militaire (les frères d'armes), sera remplacée par l'adelphité, mot qui englobe les femmes et les hommes. Mais avant ces lendemains, il y a aujourd'hui, et aujourd'hui, ce sont des cris de révolte, et des revendications, car nous en sommes encore là, à protester contre l'injustice et contre les violences. Encore ! Eh oui, nous sommes encore féministes : cette expression renvoie à une remarque faite à Benoîte Groult par un homme : « Quoi, vous êtes encore féministe ! » Comme si cette maladie infantile aurait dû lui passer avec le temps ! « Encore féministes ! » est le nom que j'ai choisi pour le groupe que j'ai fondé en 2001, après les Chiennes de garde.

Oui, nous sommes encore féministes et le resterons aussi longtemps qu'il le faudra, c'est-à-dire aussi longtemps que nous penserons, parlerons et agirons en féministes aussi longtemps que nous n'aurons pas atteint nos objectifs : la justice et l'égalité.

Et maintenant, la transmission. Comment transmettre à nos successeuses la flamme de notre révolte, et aussi l'urgence de nos exigences, ainsi que le souvenir de nos actions ? Cette mémoire est importante à conserver, sinon, c'est un éternel recommencement, et l'expérience acquise ne sert pas. D'un autre côté, il faut bien que les jeunes apprennent, et la seule méthode valable est par essais-erreurs ; nous ne pouvons pas leur faire la leçon, surtout les dinosaures dont je suis pour qui les réseaux sociaux sont une terre inconnue.

Donc je n'ai guère à vous apprendre sur la transmission. En tant qu'historienne, j'insiste sur la préservation et la conservation de nos archives, car elles ne nous appartiennent pas, nous devons les donner pour qu'elles soient accessibles aux générations suivantes. Vous connaissez sûrement les Archives féministes d'Angers, et le magnifique travail de Christine Bard. Ou à Paris la bibliothèque Marguerite-Durand, cet autre paradis des chercheuses.

Quant à transmettre notre pensée ou nos actions féministes, je dirai, comme pour l'éducation des enfants, que les actes comptent plus que les paroles. Donc agissons ensemble, jeunes et vieilles ! Quand sera venu le temps du repos pour les vieilles, des jeunes continueront, c'est sûr, car le féminisme est un mouvement qui nous dépasse toutes, il est plus grand que nous, son projet est l'amélioration de l'humanité, rien de moins ! Je terminerai donc sur une note qui n'est pas modeste, mais jusqu'à maintenant où nous ont menées la modestie, la discrétion, le bon ton ? Donc, affirmons-nous avec orgueil, avec fierté, en gueulant, en manifestant, marchons la tête haute, et continuons à agir ! Vive le féminisme ! Vivent les femmes ! Ensemble, nous changerons le monde.